

## Valvoline

Sandra Gordon

---

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61651ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gordon, S. (2009). Valvoline. *Moebius*, (123), 31–34.

## SANDRA GORDON

### *Valvoline*

Je m'appelle *mon gars* pour un père trop occupé à ses différentiels, embrayages et cardans ; *p'tit crise de gay* pour les deux débiles qui ont redoublé leur sixième année et *Ricky boy* pour les intimes qui n'existent pas vraiment et pour ma mère qui n'existe plus.

Mon nom, c'est Éric Castonguay. Je suis fils unique. J'ai passé mon enfance assis tranquille dans le bureau du garage de mon père, à défigurer aux crayons feutres les vedettes des magazines. Des moustaches, des verrues, de grosses poitrines flasques. Je rajoutais des bulles de dialogues. *Je pus d'la craque. Je suis un gros con. Je suce pour un trente sous.* Ça m'amusait de voir la réaction des clients qui les feuilletaient dans la salle d'attente. Salle d'attente, on s'entend. On parle ici de deux vieilles chaises et d'une table toute croche. Des affiches de grosses cylindrées. Des calendriers de guidounes coiffés d'acétates peinturlurées aux endroits stratégiques. Je pouvais les soulever à ma guise : mon père ne s'intéressait pas à ce que je faisais. Je pense qu'il m'en voulait de ne pas m'intéresser à la mécanique. Comme lui. Bah !

J'avais pris l'habitude de signer mes œuvres. On m'a souvent demandé : « c'est toi qui fais ça ? » Je répondais par l'affirmative, fier de moi. Parfois, quand plus d'une vedette dans la même page m'inspiraient, je me mettais à tracer des cadres et j'en faisais une bédé. Je plaçais la revue bien en vue sur la table basse, sur le comptoir ou sur le rebord de la fenêtre. Plus ça allait, plus je m'appliquais. Mes simples tripatouillages artistiques sont devenus des romans-feuilletons trash, des vidoirs articulés, un dada meublant le plus clair de mon temps.

Avant d'aller à l'école, je peaufinais deux trois trucs en écoutant les insolences de Tex Lecor. Pas le choix : un morceau de ruban adhésif en PVC couvrait les boutons du poste radio pour décourager celui qui aurait eu l'envie de syntoniser ailleurs. Une autre idée bizarre de mon père. Je me coupais un morceau de pizza aux tomates que j'emballais avec du papier d'aluminium. Je le rapportais le soir – le papier d'aluminium – parce que mon père trouvait que j'en prenais large et que c'était du vrai *gaspillage*.

On ne se parlait pas beaucoup. Vraiment parler, je veux dire. On se racontait des choses par convention, parce qu'il le fallait bien de temps en temps. On était comme deux étrangers contraints de vivre ensemble. Un matin, je me suis risqué.

« P'pa, c'est pas du *gaspillage*. C'est du *gaspillAAAge!* »

C'était la première et dernière fois que je m'aventurais à étirer les syllabes d'un mot devant mon père. Je venais de comprendre qu'il ne fallait pas que je le reprenne. Jamais. La mornifle avait fait son effet en moins de temps qu'il ne faut pour crier Valvoline.

Le papier d'aluminium, je le pliais en quatre et le fourrais dans la poche arrière de mon jean, là où les hommes remettent leur portefeuille. Sauf que moi, c'était un morceau d'aluminium maculé de sauce tomate huileuse. Il n'était pas assez gros pour que je sente sa présence, vraiment sentir, je veux dire, mais quand je m'asseyais j'avais l'impression d'être un homme libre. Un homme. Quelqu'un.

Une fois par mois, on rendait visite à ma grand-mère. Le bonheur. Ma grand-mère m'appelait *mon beau Éric* et je la laissais faire. J'enlevais ma veste, lui faisais la bise et elle me versait du crème soda. Sa passion à elle, c'était Jésus. Au moins, que je me disais, elle croit en quelque chose. Elle était abonnée à *La Revue Sainte Anne*, un périodique populaire catholique ennuyant à mourir. Et nous l'attendions de main ferme, elle et moi. Pas pour les mêmes raisons, mais quand même.

Je m'installais par terre dans le salon, assis en Indien, le sourire fendant mon visage. Plus ça allait, plus je me lâchais lousse. Ça me faisait délirer. Je riais tout seul. Mon salut mensuel. Fallait qu'elle m'aime en maudit, ma grand-

mère, pour me donner carte blanche avec un stylo dans les mains. Mais je le lui rendais bien, enfin je crois, et elle le savait. En somme, je me payais la tête de ses visages cultes en m'arrangeant pour ne pas déborder sur le texte. Jamais. Comme une entente tacite entre nous. Ça impliquait que je réfrène mes élans bédéistes et que je dessine plus petit, mais j'arrivais tout de même à faire quelque chose d'intéressant avec les images de saint Antoine de Padoue, de la sainte Vierge ou du curé Ixe de la paroisse Igrèque.

Il y a de ces trucs qu'on n'oubliera jamais. Une fois, j'avais fait dire à Joseph qu'il était un gros débile mental de sans-cœur sans-dessein et qu'il préférerait se faire sucer par des brebis égarées que de s'occuper de sa famille. À cela j'avais ajouté en *nota bene*: *Étouffe-toi avec tes outils, gros christ de sale*. Ma grand-mère l'a lu et a fait mine de rien. Elle m'a donné ma barre *Coffee Crisp* mensuelle, mon bec, et j'ai senti sa main sur mon épaule plus chaleureuse que jamais. Étourdi de bonheur et gonflé à bloc, j'ai ouvert ma trappe sans réfléchir.

« Regarde mon dessin, p'pa. Y'é drôle, hein? »

Il l'a regardé, plus longuement que d'habitude parce que ma grand-mère était là et qu'il voulait lui prouver je ne sais quoi. Je croyais avoir signé mon arrêt de mort quand il a opiné de la tête machinalement en soufflant un « oui-mon-gars-c'est-ben-comique » pas crédible pour cinq cennes. Ma grand-mère a regonflé sa permanente. Elle était mal à l'aise, ça se voyait.

Et c'est à ce moment-là, précisément, que j'ai compris que mon père ne savait pas lire.

Okay ouain.

C'est drette ça.

Deux étrangers.

Too bad, dad. Y'en aura pas de Castonguay et fils.

